



better things

de Duane Hopkins

traverse(s) 66
janvier 2009



better things

de Duane Hopkins

synopsis

Une petite communauté rurale en Angleterre, aujourd'hui. Gail vit seule aux côtés de sa grand-mère. Elles tentent de se rapprocher l'une de l'autre afin de briser leur isolement. Rob, adolescent renfermé, ne se remet pas de la mort de sa petite amie et se réfugie dans la drogue. Après plus de soixante ans de vie commune, Mr et Mme Galdwin traversent une crise conjugale. Toujours amoureuse de son mari, Mme Gladwin essaie de renouer le contact.

Jeunes ou vieux, les protagonistes de Better things font l'expérience de l'engagement sentimental et de la difficulté d'aimer. Chacun cherche sa voie gérant au mieux ses peurs et ses doutes face à l'avenir.

fiche technique et artistique

Scénario	Duane Hopkins
Image	Lol Crawley
Décor	Jamie Leonard
Son	Douglas MacDougall
Musique	Dan Berridge
Distribution	Memento

Avec : Rachel McIntyre, Emma Cooper, Liam Mcllpatrick...

Film britannique - 1h33
Sortie nationale : 21 janvier 2009
Version originale

Film recommandé GNCR



Semaine
de la
critique

entretien avec le réalisateur

Better things et vos deux courts métrages, *Field et Love me or leave me alone* ont pour cadre l'Angleterre rurale. Y-a-t-il une part autobiographique ?

C'est là que j'ai grandi. C'est de là que me viennent mes thèmes de prédilection et c'est vrai que jusqu'à présent j'ai situé mes films dans ce contexte particulier, bien que les thèmes dont je parle ne soient pas autobiographiques au sens strict. Je m'inspire de ma propre expérience pour démarrer un projet. Mais je ne serais pas à l'aise si je me contentais de filmer ce dont j'ai été témoin ou ce que j'ai vécu. Je préfère puiser dans mes souvenirs, ou m'appuyer sur des événements qu'on m'a racontés, pour élaborer d'autres histoires. A travers ces intrigues, j'ai l'ambition de donner un nouveau sens aux événements que je relate et d'impliquer le spectateur. J'essaie d'explorer une région et ses habitants, et mes seules anecdotes personnelles seraient bien trop limitées pour atteindre cet objectif.

Pouvons-nous parler de démarche politique de votre part ?

Je n'ai pas cherché à délivrer un message social, du moins pas consciemment. J'ai surtout voulu brosser un tableau sincère de l'Angleterre rurale. Tout le monde ne s'y reconnaîtra pas forcément, mais c'est pourtant une réalité qui existe. Je ne dirais pas que je fais du cinéma politique par militantisme, mais plutôt par les comédiens que je choisis, par ma direction d'acteurs et par les décors où je tourne. Cela devient du cinéma politique parce que mes méthodes s'éloignent légèrement de la norme.

Better things s'inscrit-il dans la tradition d'une tendance sociale réaliste du cinéma anglais, à l'instar de Ken Loach, Alan Clarke ou Mike Leigh ?

Je pense que mon approche du réalisme social est différente, même si j'ai beaucoup regardé les films de Ken Loach, Alan Clarke et Mike Leigh dans ma jeunesse et que je revendique leur influence sur mon cinéma. Pour autant, il existe aussi une tradition du cinéma anglais consistant à détourner le réalisme social. Je pense à des cinéastes comme Bill Douglas, à Terrence Davies dans ses premiers films, à Michael Powell et Emeric Pressburger, ou encore à Lynne Ramsey aujourd'hui. Ils partent du monde réel, mais parviennent à dépasser la simple captation de leur environnement, en créant un univers personnel qui, grâce aux effets de montage, dévoile la vérité intérieure des personnages et du monde dans lequel ils vivent. Du coup,

même si *Better things* s'inspire nécessairement des films qui l'ont précédé et évoque un certain courant esthétique, j'ai tenté de lui donner une dimension que j'espère plus poétique et transcendante. J'ai davantage voulu créer une atmosphère que chercher à réaliser un film réaliste - ce qui n'empêche pas le film d'être imprégné de réalisme par souci de cohérence dramatique.

Vous jouez sur deux registres, naturaliste et stylisé (notamment grâce au montage et au travail sur le son). Comment travaillez-vous sur ces deux dimensions a priori peu conciliables ?

Pour moi, le cinéma se définit précisément par la confrontation et la juxtaposition entre ces deux approches. C'est comme cela qu'on crée une dynamique : il s'agit de réunir des images et des sons qui, une fois montés, produisent du sens. Je ne veux pas que mon cinéma se contente de raconter une histoire : il me faut une dimension plus inattendue qui soit davantage évocatrice qu'explicative. J'ai le sentiment que la juxtaposition du réel et de l'insolite - en trouvant le bon équilibre - offre un point de vue beaucoup plus original et intéressant. Pour y parvenir, j'utilise le montage. C'est ce qui fait que c'est du cinéma, et pas du théâtre filmé. On peut éprouver du plaisir à reconnaître des sons et des images familiers, mais lorsqu'ils sont détournés, puis montés, ils prennent une nouvelle forme et un nouveau sens. Pour moi, c'est là la nature profonde du cinéma. C'était aussi pour moi la manière la plus intéressante de réaliser un film choral. Et de créer des scènes qui, grâce au montage, fassent le lien entre les personnages et leurs histoires. La force dramatique du film vient de la tension croissante des séquences qui se répondent entre elles et qui brossent le portrait d'une région et de ses habitants.

La plupart des acteurs ne sont pas des professionnels. Comment les avez-vous choisis et dirigés ?

Je choisis les comédiens moi-même, avec l'aide de mon producteur. Certains personnages sont toxicomanes, et comme je voulais trouver des interprètes qui soient passés par là afin d'apporter une grande authenticité à ces personnages, cela a demandé beaucoup de temps et a posé des difficultés vis-à-vis des assurances. Je cherche des interprètes dont le visage et l'expérience m'intéressent. Il faut d'abord qu'ils soient photogéniques, puis que leur expérience soit suffisamment riche. J'essaie ensuite

d'utiliser ma caméra comme un microscope pour trouver un équilibre entre le personnage tel que je l'ai imaginé dans le scénario et leur personnalité. J'ai fait des répétitions avec certains, mais pas avec d'autres - cela dépendait entièrement du contexte de telle ou telle scène. On n'a jamais fait d'improvisation, et j'ai systématiquement donné la priorité au montage et à la lumière. Il y a une part documentaire dans la mesure où je m'inspire de la personnalité des acteurs - parfois après les avoir bousculés un peu - et où je m'en sers pour nourrir l'intrigue.

Tandis que les personnages ne semblent pas avoir de mal à communiquer avec leurs amis, les couples ne se parlent presque pas. Comment expliquez-vous cette situation ? Cela correspond-il à votre vision des relations humaines ?

Je crois que les personnages ont autant de mal à communiquer avec leurs amis qu'avec leurs partenaires. Or, on s'attend le plus souvent à ce que la communication passe plus facilement au sein d'un couple qu'entre amis. C'est d'autant plus complexe que dans une relation amoureuse se jouent des intrigues et des stratégies beaucoup plus profondes. Avant tout, je voulais évoquer l'aspiration des individus à la sécurité et leur besoin de stabilité sentimentale et de bonheur - tout ce qui a trait au besoin de sociabilité. J'ai souhaité en parler à travers les thématiques de l'apprentissage de l'amour, de la quête de relations durables et de ses conséquences sur un personnage qui s'approche de la mort. Je pense que le spectateur est habitué à voir la plupart de ces problématiques abordées au cinéma, mais surtout dans un environnement urbain où la toxicomanie s'inscrit normalement dans un contexte socio-politique. Je voulais aborder ces problématiques dans un cadre inhabituel et m'intéresser à des générations différentes qui sont toutes à la recherche du bonheur.

Pouvez-vous nous parler de l'importance de la drogue dans le film ?

Dans ce milieu et pour cette génération, l'usage de la drogue est totalement banalisé. Cela ne me choque pas du tout : je montre seulement la manière dont ces personnages ont intégré la drogue à leur quotidien. Il n'y a rien de gratuit là-dedans, même si les scènes sont peut-être très crûes. C'est effectivement très réaliste et nous nous sommes pas mal documentés. Chaque fois que je suis retourné dans la région où j'ai grandi (et où le film a été tourné), en gros tous

les six mois, j'entendais parler d'un vieux copain qui était mort d'overdose, et puis mon petit frère a commencé à me raconter le même genre d'histoires sur ses propres copains. Il y a eu un moment où c'est devenu spectaculaire. Les journaux de la région en parlaient tout le temps. Au bout d'un moment, on s'habitue. Quant à l'ecstasy ou au cannabis, c'est une pratique quotidienne pour pas mal d'entre eux, du moins pendant une période de leur vie. Certains passent à des drogues plus dures, comme le crack ou l'héroïne, et d'autres décrochent. S'ils commencent si jeunes, c'est parce qu'ils s'ennuient, que la drogue est accessible et que cela les intrigue. C'est une sorte d'automédication qui leur permet de vivre dans un monde à eux où ils se sentent plus à l'aise. Au cours de nos rencontres avec des toxicos, certains parlaient de la drogue comme de leur meilleur ami, de leur confident ou encore de leur amant. Ce qui est frappant, c'est qu'ils ont l'impression que rien ne peut leur arriver et que, même lorsqu'ils ont un copain qui meurt d'overdose, ils continuent à se fournir en héroïne en pensant que cela ne peut pas leur arriver. Ils ne comprennent pas vraiment ce qui se passe. Leur jeunesse leur donne le sentiment d'être immortel.

Chacun semble avoir une façon d'oublier son isolement, soit en se droguant, soit - dans le cas de Gail - en se plongeant dans la littérature sentimentale, ce qui ne fait qu'exacerber les problèmes. Y a-t-il malgré tout un espoir pour vos personnages ? Peuvent-ils s'en sortir ?

Il est vrai que chacun s'est trouvé sa propre parade - qu'il s'agisse de la drogue, des relations amoureuses ou de la littérature sentimentale - et il est également vrai que chacune de ces « stratégies » risque d'aggraver les difficultés. Pour autant, cela leur permet aussi de survivre. Tant qu'ils ont ces dérivatifs, il y a de l'espoir. Quant à la question de savoir s'il y a une issue, non, il n'y en a pas, il n'y a pas de réponse simple, mais ils ont quand même la possibilité de faire des choix. Deux des personnages décident d'aller de l'avant - au sens littéral du terme. Les autres, à mon sens, obtiennent ce qu'ils veulent ou ont le potentiel d'y parvenir. Je pense que le film est optimiste et est empreint d'espoir, mais je ne voulais pas que cela sonne faux. Il serait absurde que tout soit réglé à la fin. Ce serait malhonnête. Le film offre un peu d'espoir aux personnages à la fin, mais il ne m'appartient pas de raconter ce qui leur arrivera par la suite.



ce qu'en dit la presse

Premier film de fiction de Duane Hopkins, un jeune cinéaste anglais auteur de plusieurs courts métrages remarquables et élevé à la meilleure école qui soit, celle de la vénérable BBC britannique, *Better Things* se démarque dès ses premiers instants en posant un ton, en tentant un langage cinématographique différent de la norme un peu envahissante du cinéma d'auteur contemporain. Loin de l'axe Ken Loach / Mike Leigh, aussi estimable qu'il soit, *Better Things* se rattache davantage à une autre tradition anglaise oubliée, plus excentrique et visuelle, dont l'un des représentants les plus fameux fut Nicholas Roeg. Ainsi, à la place d'une narration classique et posée, *Better Things* démarre et se prolonge par une suite de visages, d'instantanés superposés les uns aux autres, qui finissent par se rejoindre et par laisser apparaître certains points de convergence. Au centre du récit se tient en effet un deuil, celui d'une jeune fille morte d'overdose. Et cette perte nourrit tout le film, en jetant une ombre à la fois sur les amours décrites et sur les nombreuses séquences où les personnages trompent leur ennui en se droguant ou en s'oubliant par tous les moyens possibles. Tous ces instants, tous ces portraits croisés et instantanés, dessinent un portrait sombre de la société anglaise moderne, à la fois dans sa jeunesse et dans sa maturité. Mais les thèmes ainsi présentés dépassent largement le cadre de leur pays, ils sont universels, aptes à toucher n'importe quel spectateur. Ils sont la perte de l'être aimé, l'ennui intolérable, la volonté de fuite, la vieillesse, la solitude et les souffrances de l'amour. Tous ces sentiments sont filmés avec pudeur, esquissés par une mise en scène qui, par l'originalité de sa démarche narrative et sa beauté plastique incontestable, évite la complaisance. Loin d'être rébarbatif, *Better Things* est avant tout un film vivant, loin de toute tentation contemplative, au rythme sec et tenu, à vif, sur la brèche d'un malaise palpable.

SIC - Semaine Internationale de la Critique

les dates

18 > 24 février	Amiens (80) Studio Orson Welles - 03 22 97 79 77
25 février > 03 mars	Gournay en Bray (76) Cinéma Les Ecrans - 02 35 90 07 51
04 > 10 mars	Chantilly (60) Cinéma L'Elysée - 03 44 57 09 65
11 > 17 mars	Méru (60) Cinéma le Domino - 03 44 22 26 68
18 > 24 mars	Gisors (60) Cinéma Jour de fête - 03 32 55 99 84

Horaires des séances sur les répondeurs des cinémas partenaires.
Pour toute information concernant ce film, vous pouvez contacter l'Acap au **03 22 72 68 30**



TRAVEL SE(S)

Parce que la création est avant tout affaire d'indépendance, parce que le cinéma est avant tout affaire de rencontre et de désir, "Travel(s)", par l'édition mensuelle d'une fiche film, signe un choix subjectif du Pôle Image Picardie afin d'encourager les auteurs indépendants et de soutenir les lieux qui les accompagnent.

Face aux contraintes grandissantes du marché, il s'agit pour l'Acap et les salles partenaires, de donner aux films un temps, un espace singuliers et d'affirmer des choix esthétiques et politiques, tant il est nécessaire, aujourd'hui, de résister au flot d'images et de défendre un cinéma libre, vivant et poétique.

acap
pôle image | picardie

L'Acap - Pôle Image Picardie accompagne le cinéma en Picardie et fonde son action sur l'émergence et le développement de projets exigeants en matière de création cinématographique et audiovisuelle, de soutien à la diffusion et d'éducation à l'image. Au travers du développement d'un réseau de diffusion à l'échelle régionale, l'Acap défend dans les salles un cinéma indépendant et vivant. Elle accompagne et apporte son soutien aux salles dans leurs actions favorisant la diffusion d'œuvres d'art et essai, de recherche et de répertoire.

Acap - Pôle Image Picardie

Direction : **Caroline Sévin**
Diffusion, partenariat salles :
Martine Davion-Lemaire

19 rue des Augustins - BP 90322
80003 Amiens cedex 1
Tel : 03 22 72 68 30
Fax : 03 22 72 68 26